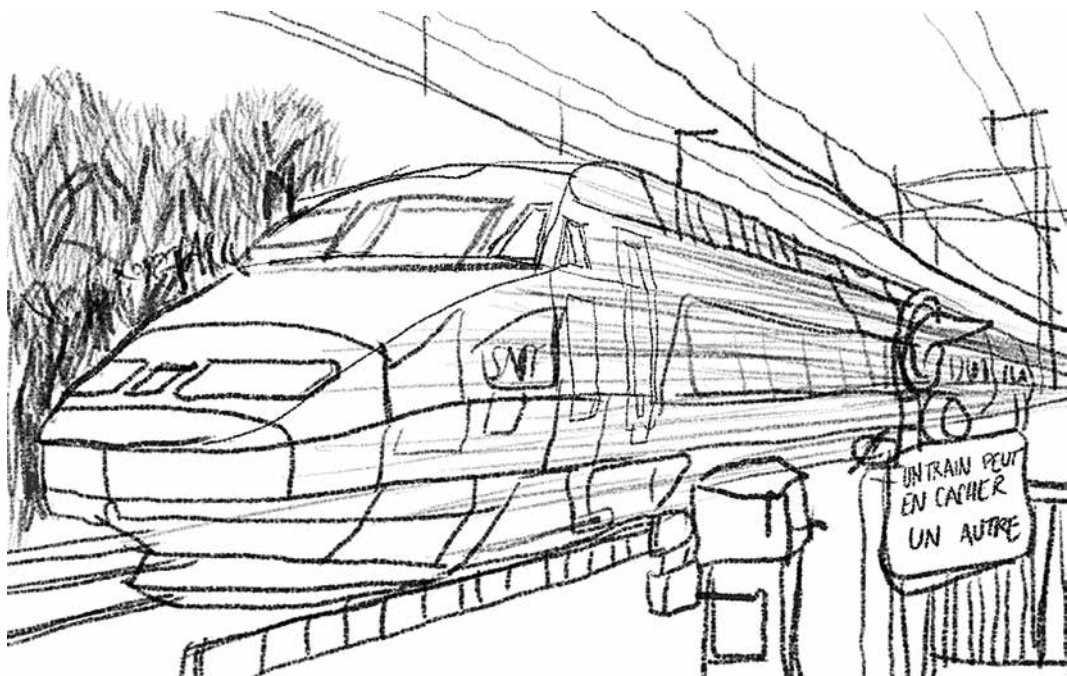


Ce n'est plus Paris, plus Bruxelles, plus TGV. Le temps s'est arrêté ou il s'est dilaté, je ne sais pas, mais il n'existe plus, plus de la même façon. Il me faut trois heures pour arriver à une gare TGV, une heure pour aller à la poste, autant pour faire une bonne soupe.



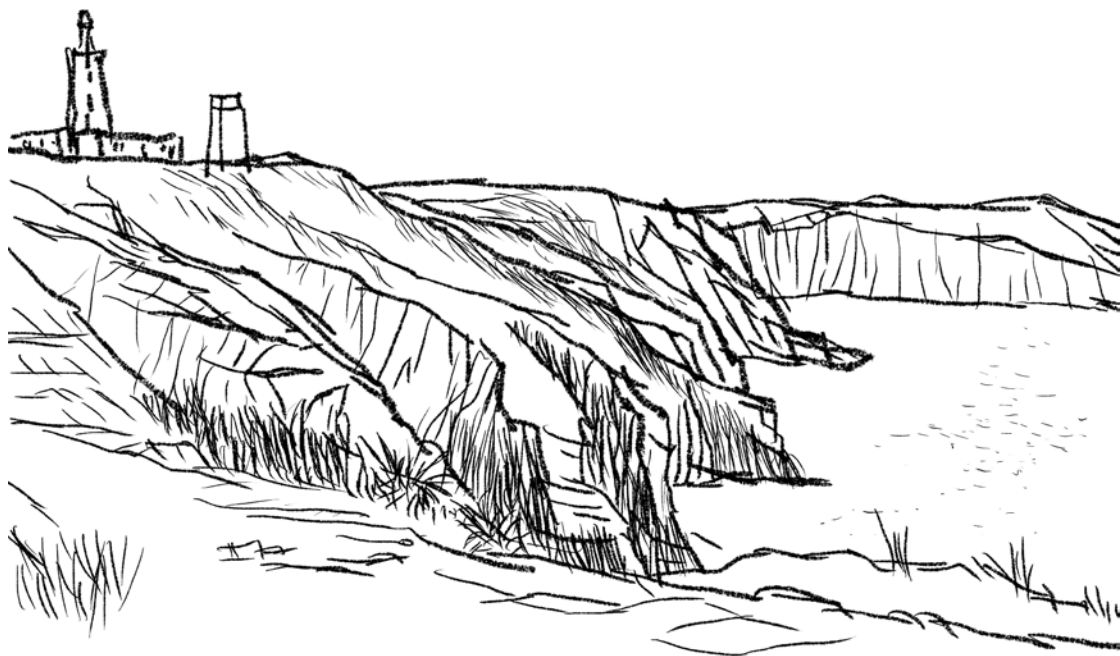
J'ai quitté Bruxelles, et Paris. J'ai quitté toute ville et tout jeu social, la comédie des ego, parce que ça m'ennuie, que je trouve ça cruel et dérisoire. J'avais presque fini par m'y sentir à l'aise, et c'est peut-être ça qui est horrible. Je n'ai pas cessé d'y avoir peur, et c'est peut-être ça qui m'attirait : je n'aime pas du tout avoir peur, mais comme j'ai peur tout le temps, c'est ce que je connais le mieux.



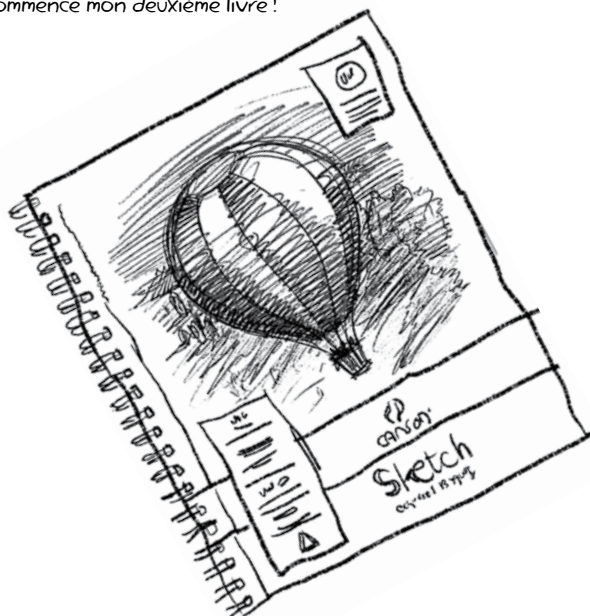
Mais j'arrête le jeu, maintenant, parce que je n'aime pas tellement jouer, parce que je ne suis jamais sûre de gagner, ni que ça vaille la peine de gagner. Parce que j'ai peur de me prendre au jeu et d'oublier définitivement que ce n'est qu'un jeu. Parce que je n'ai jamais réussi à croire tout à fait que ce n'est qu'un jeu.



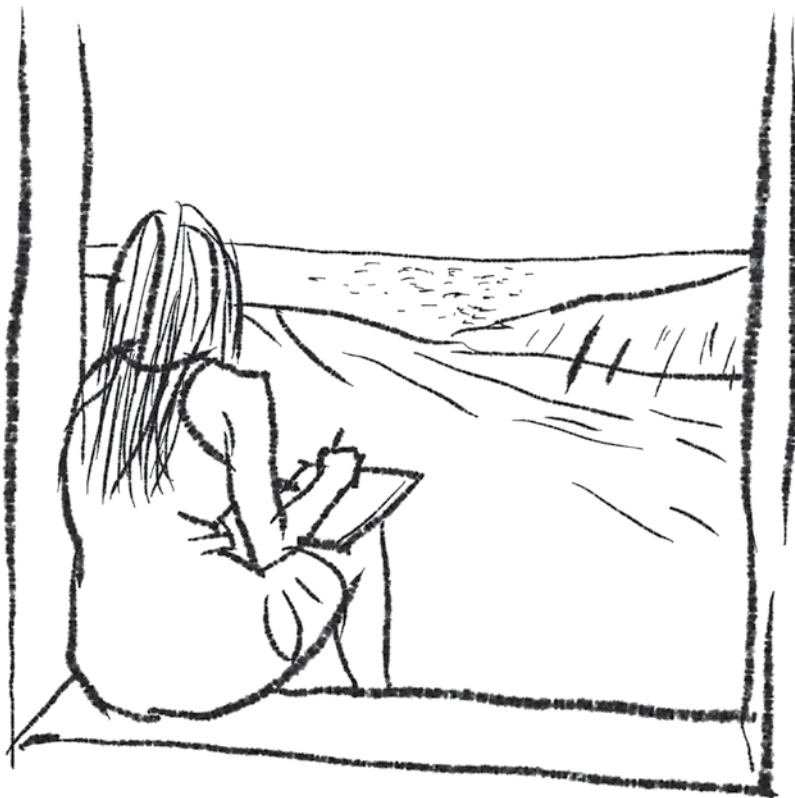
Bref, tout cela est loin. Ici, on dirait que ce genre de souci n'a jamais existé.



La ville, c'est fini. J'ai eu la chance de la débutante, le charme de la provinciale (j'ai triché : pour les Bruxellois, j'étais une Parisienne). Je garderai quelques amis, certaines rencontres auront compté. Je suis une auteure, maintenant ! Je commence mon deuxième livre !



Je griffonne dans des carnets, comme je l'ai toujours fait, mais maintenant, j'appelle ça " mon deuxième livre ". Ça fait plaisir à mes amis. Bravo, ma fille ! Le premier livre est fini, déjà loin derrière. Il n'est pas encore paru, mais j'ai un éditeur, un vrai ! Ce n'est pas Gallimard, mais c'est tout de même La 5<sup>e</sup> Couche, un éditeur exigeant ! Il a bien bossé. Il m'a fait faire et refaire. Il avait raison.



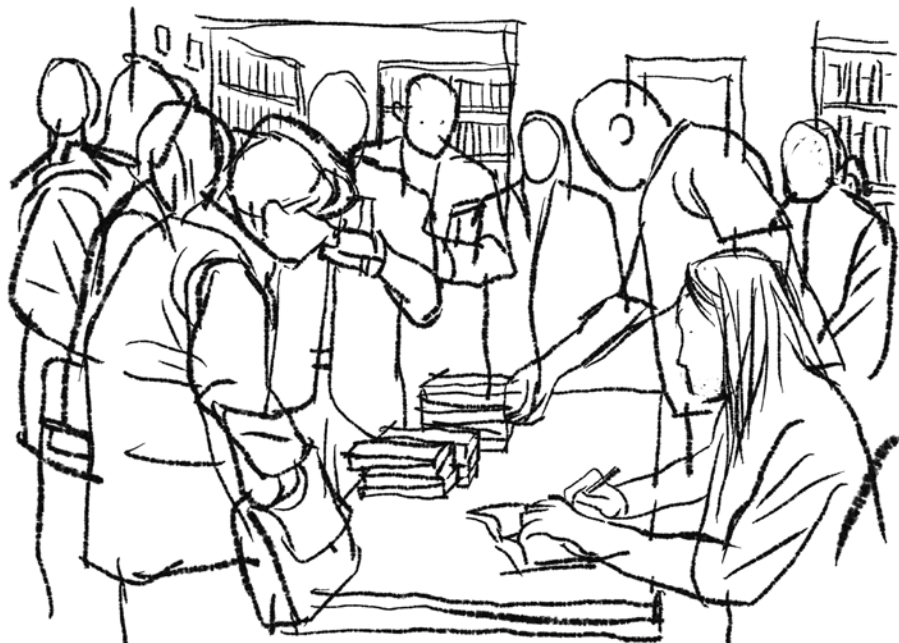
J'ai eu besoin de la ville, de voir plein de gens, de me frotter aux autres, mais au fond je suis une sauvage. Je me suis frottée aux corps des autres. Pour ça je suis douée. Je me suis frottée aux mots des autres. On ne s'entendait pas. C'était amusant au début, j'étais comme une Martienne et, bien sûr, je n'ai rencontré que des Martiens. Finalement je n'ai fait que me chercher moi-même sans vraiment rencontrer personne.



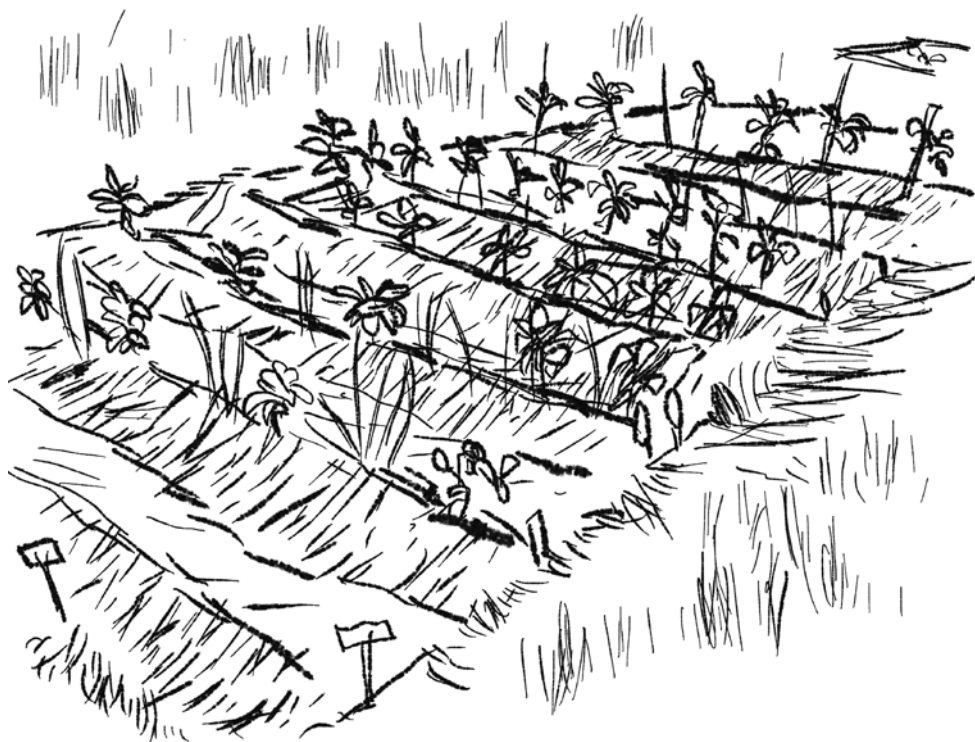
Je voulais naître, même pas renaître : échapper à mon enfance, à mon adolescence, à mes amis, à ma mère et m'inventer moi-même en dramatisant ma propre vie, qu'elle soit plus belle, qu'on la trouve belle. Puis j'ai senti le besoin urgent de m'éloigner des villes, comme j'avais senti celui d'y aller. Je me sentais salie de tous ces attouchements, tous ces blablas, tous ces corps emmêlés. Pour être bien, pas besoin des autres ! N'est-ce pas cela, la vraie liberté ?



Bruxelles, je t'aime. Adieu, Bruxelles! Mais je suis une girouette. Je jure qu'on ne m'y reprendra plus, que je n'aime pas les gens, mais demain, où est-ce que je vivrai? Si mon livre marchait, je pourrais y revenir, je serais une auteure, on m'inviterait à des fêtes, on m'aimerait, on me reconnaîtrait dans la rue, je signerais des livres! Haha! Je ris toute seule!



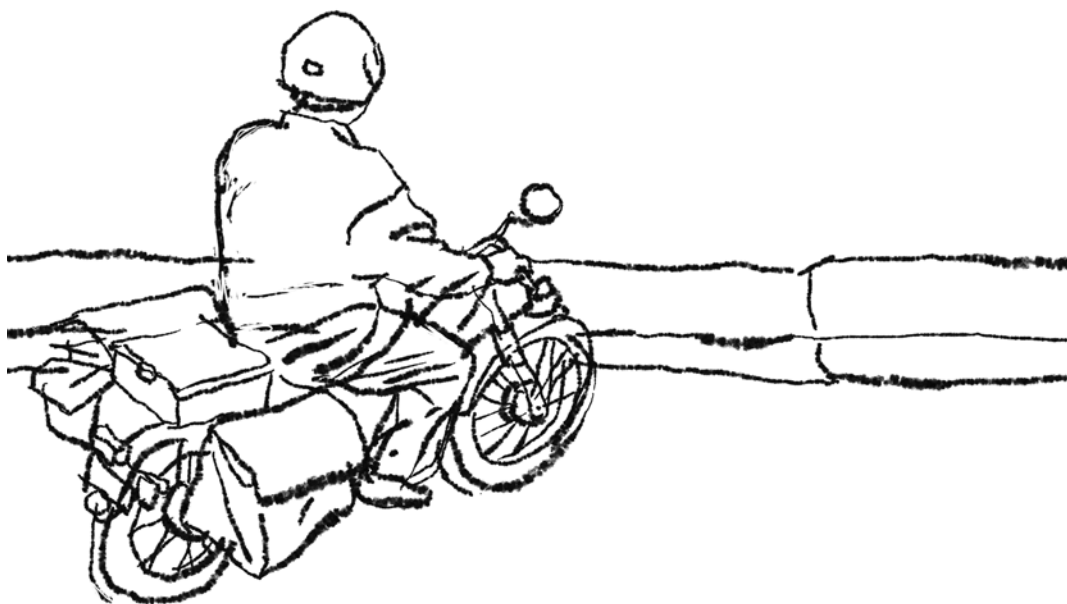
Je me sens mieux maintenant, je peux être comme un ver dans sa pomme, bienheureuse et stupide, et repue. Mais non, j'ai encore faim. Je n'arriverai jamais à choisir tout à fait entre cultiver mon jardin et faire des ronds dans l'eau...



Et voilà que ça me reprend, je refais un livre. Mais cette fois, je ne publierai pas. La 5<sup>e</sup> Couche n'en voudra pas et de toute façon, ce sera moins intéressant : je ne couche plus qu'avec un mec, je ne cours plus les salons, je vais raconter comment pousse la laitue. Les lecteurs adoreront.



J'écris un livre que vous ne lirez pas, ou alors vous lisez le livre d'une parjure. Vous pouvez arrêter, le déposer sur la table, courir l'échanger chez un bon libraire comme on en trouve en ville (à une demi-heure de vélo, je peux descendre acheter le dernier Agota Kristoff. Il faut une heure pour remonter. Alors je commande des livres de jardinage sur Internet et mon gentil facteur me les apporte).



Pour les salades, l'important c'est d'avoir un sol comme il faut, n'est-ce pas ? et de semer à la saint-machin. Pour éviter les limaces, je mets de la bière dans des coupelles où, ivres, elles se noient. Il faut beaucoup d'eau, mais ici il pleut beaucoup, de toute façon. Et du compost, et des vers de terre. J'en élève dans des cartons au fond du jardin. Je veux devenir herboriste et je ne fume même plus de joints (enfin, plus beaucoup).



De fines tranches de tomates appliquées sur la peau un quart d'heure, souverain contre l'acné, du plantain frais pour prévenir les ampoules, du safran sur un bouton de fièvre, une feuille de chou ébouillantée et posée chaude sur le ventre, pour faire passer la douleur des règles... Je suis un peu sorcière, maintenant.



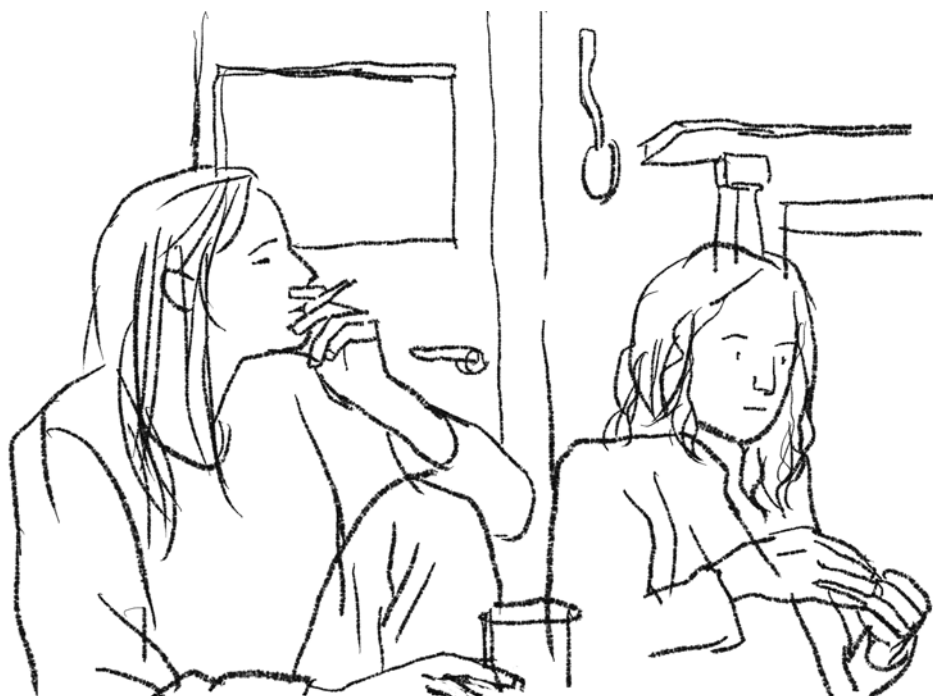
Des graines de tournesol contre les vers, la sauge pour les infections des muqueuses, l'eau de cuisson des poireaux (non salée) pour faire briller mes cheveux bruns...



Mon livre est imprimé. William vient de m'en adresser cinq exemplaires. J'attends mon gentil facteur et finalement je sors. Je sais que le colis n'entrera pas dans la boîte à lettres, mais Christian le déposera à l'épicerie. Et puis, il fait beau.



Je vais voir Anaïs. Elle habite V., c'est à une heure de marche. Je ne lui parle pas du livre. Je ne lui en ai jamais parlé. Je ne veux pas traîner mon passé avec moi et, lh25, c'est déjà mon passé, comme Bruxelles, Paris et tout le reste. Je m'imagine que, comme ça, je peux me recréer sans cesse, à l'infini, comme si j'étais vierge, comme une feuille blanche.





D'ailleurs, je suis beaucoup plus gentille, beaucoup plus simple, dans mes rapports avec Anaïs. On papote bêtement et on rit beaucoup, comme des petites filles. On ne parle jamais du passé, d'où on vient. C'est comme si ça n'existait pas. On préfère parler chiffons et recettes. Julien Doré est avec Louise Bourgoïn.



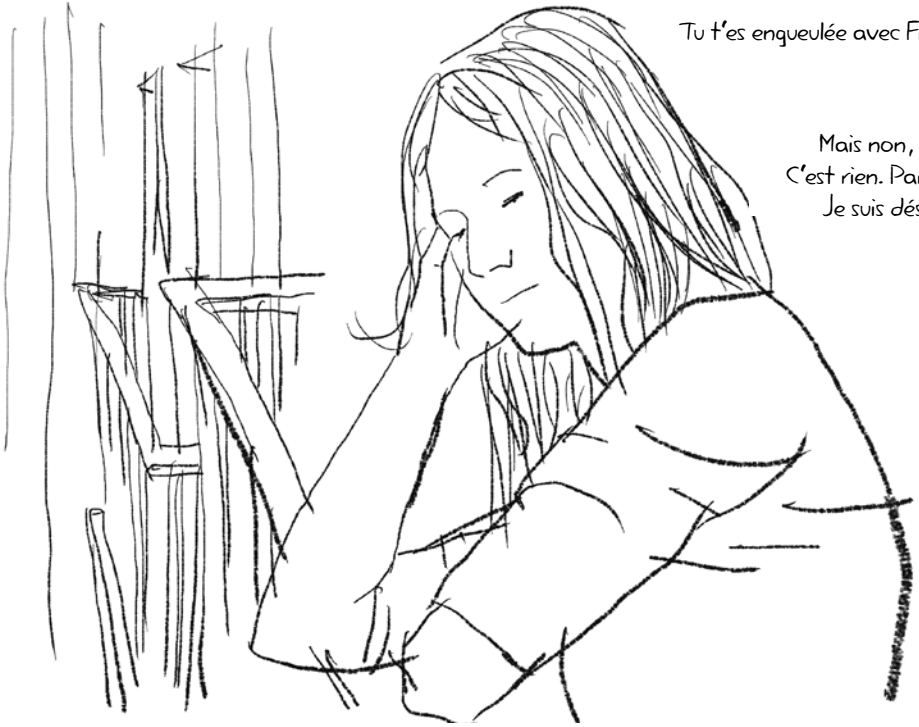
On cause mecs aussi, bien sûr, mais elle parle de Maxime, son mari, et moi je parle de Frédéric. On se plaint d'eux, on se moque d'eux, on se moque de nous-mêmes, en épluchant les légumes que j'ai rapportés de mon potager. Les pommes de terre sont gorgées d'eau. Ça m'énerve. Aujourd'hui, tout m'énerve. Je râle, je me fâche sur la pluie. Je suis une insupportable petite fille. Anaïs se moque de moi.

Non, mais ça fait chier !  
Des cornes de Gatte  
toutes pourries !

Eh bé, Judith !  
Tu as tes règles ?



Et je me fous à chialer en râlant.



Tu t'es enqueulée avec Fred ?

Mais non, non !  
C'est rien. Pardon.  
Je suis désolée.

Anaïs me console, me propose de sortir. Il fait toujours aussi beau.



Alors je lui crache le morceau. Mon livre est arrivé. Je n'ose pas retourner à R., ouvrir le paquet. J'ai déjà honte de ce livre. Je le trouve puant. Racoleur. Donneur de leçons. Hautain. Mal fichu, sans intérêt, hystérique. J'ai peur qu'on m'identifie pour toujours à ça.

Anaïs ouvre des yeux comme des soucoupes. Tu as écrit un livre !? Putain ! C'est pas vrai ! Je rêve ! Mais c'est génial ! T'as trouvé un éditeur et tout ? Elle veut absolument qu'on rentre à R. tout de suite. Tant pis pour les légumes.



En fait, il est très beau. Je suis super fière. Il sent l'encre toute fraîche. Avec le bonheur d'Anaïs, ma honte disparaît. On se le feuillette sous le nez toutes les deux. On se mouche presque dedans. Je pleure, je ris, je me trouve conne. Anaïs est toute excitée. Elle saute de joie, elle me saute au cou.

